

bre et de l'histoire de notre Parti, dirigées contre moi.

Je n'ai nullement l'intention de traiter à fond ici la question de ces falsifications; il y faudrait plusieurs volumes. Mais, en réponse à vos questions, permettez-moi de signaler une dizaine d'exemples de la déformation consciente et malveillante à laquelle on se livre en ce moment sur toute l'échelle pour présenter les événements d'hier, déformation que l'on consacre par l'autorité de toutes espèces d'institutions, que l'on introduit même dans les manuels scolaires.

### LA GUERRE ET MON ARRIVÉE À PÉTROGRAD (MAI 1917)

1. Je suis arrivé à Pétrograd en sortant de captivité au Canada, au début de Mai, deux jours après l'entrée des mencheviks et des socialistes-révolutionnaires dans le gouvernement de coalition.

Les organes de l'Institut Historique du Parti, comme beaucoup d'autres d'ailleurs, cherchent, après coup, à représenter mon action pendant la guerre comme une action proche du social-patriotisme. Et l'on oublie en l'occurrence, que les recueils de mes travaux du temps de guerre (« La guerre et la Révolution ») ont fait l'objet de multiples éditions du vivant de Lénine, qu'ils ont été enseignés dans les écoles du Parti, et publiés en langues étrangères par les sections d'éditions de l'Internationale Communiste.

Au sujet de la ligne que j'ai suivie pendant la guerre, on essaie de tromper la génération nouvelle, qui ignore que la lutte révolutionnaire internationale contre la guerre m'a valu d'être, dès la fin de 1914, condamné par contumace en Allemagne à l'emprisonnement (pour mon livre en allemand « La guerre et l'Internationale »), expulsé de France où je militais avec les futurs fondateurs du Parti communiste, arrêté en Espagne où j'étais entré en relations avec les futurs communistes, expulsé d'Espagne aux États-Unis; la génération nouvelle ignore également que j'ai mené une action révolutionnaire internationaliste à New-York, et que j'ai pris part avec les bolcheviks à la rédaction du journal « Novoïa Mir » où j'ai donné une analyse léniniste des premières étapes de la Révolution de février. Revenant d'Amérique en Russie, j'ai été débarqué du bateau par les autorités britanniques; j'ai passé un mois dans un camp de concentration, au Canada, avec six ou huit cents matelots allemands que j'ai gagnés à Liebknecht et à Lénine (beaucoup d'entre eux ont pris part par la suite à la guerre civile en Allemagne et, jusqu'à ce jour, je reçois des lettres d'eux).

2. Dans les notes qui figurent dans le XIV<sup>e</sup> volume des œuvres de Lénine paru en 1921, il est dit :

« Dès le début de la guerre impérialiste (Trotsky) a occupé une position nettement internationaliste » p. 482).

Des mentions de ce genre, et plus catégoriques encore, on en pourrait citer à profusion. Les critiques de tous les journaux du Parti — russes et étrangers — ont indiqué des dizaines et des centaines de fois au sujet de mes livres, « La guerre et la Révolution », qu'en examinant l'ensemble de mon action pendant la guerre, il est nécessaire de recon-

naître et de comprendre que mes divergences avec Lénine avaient un caractère secondaire, mais que la ligne essentielle était révolutionnaire, qu'elle me rapprochait constamment du bolchevisme, ceci non pas seulement par des paroles, mais par des actes. Quant à mes détracteurs actuels, je me garderai bien de fouiller leur biographie politique, surtout leur action pendant la guerre.

3. On cherche après coup à s'appuyer sur certaines observations politiques plutôt acerbes de Lénine contre moi, notamment pendant la guerre. Lénine ne tolérait ni réticences, ni obscurités. Il avait raison de revenir deux fois et trois fois à la charge, lorsque la pensée politique lui paraissait incomplètement exprimée ou équivoque. Mais lorsqu'on polémique, les coups qu'on peut porter à tout moment sont une chose, et l'appréciation de l'ensemble d'une ligne en est une autre.

En 1918 ou en 1919, un certain P... publia, en Amérique, un recueil des articles de Lénine et de moi-même, écrits pendant la guerre, notamment les articles que j'écrivis alors sur la question controversée des États-Unis d'Europe. Quelle fut alors l'attitude de Lénine ? Il écrivit :

« ... Le camarade américain P... qui a publié un gros volume renfermant nombre d'articles de Trotsky et de moi, donnant ainsi un aperçu de l'histoire de la Révolution russe, a parfaitement raison. » (Volume XVII, p. 96.)

4. Je ne parlerai pas de l'attitude de la plupart de mes détracteurs actuels au début de la Révolution de février. Sous ce rapport, on pourrait raconter pas mal de choses intéressantes au sujet des Skvortsov-Stépanov, des Yaroslavsky et de beaucoup d'autres. Je me bornerai à dire quelques mots du camarade Melnitchansky qui, dans la presse, a cherché à faire de faux témoignages sur la ligne que je suivais en Mai et Juin 1927.

En Amérique, tout le monde connaissait Melnitchansky comme un menchevik. Dans la lutte que les bolcheviks et les internationalistes révolutionnaires soutinrent contre le social-patriotisme et le centrisme, Melnitchansky ne prit aucune part. Dans toutes les questions de ce genre, il garda le silence. Il persista même dans cette attitude pendant son internement dans le camp de concentration canadien où, tout à fait par hasard (comme beaucoup d'autres d'ailleurs), il fut enfermé avec Tchoudnovsky et moi. Jamais nous n'avons mis Melnitchansky au courant des plans que nous faisions, Tchoudnovsky et moi, concernant notre action ultérieure. Mais, obligés de vivre côte à côte dans le même campement, nous décidâmes avec Tchoudnovsky de lui demander à brûle-pourpoint si, une fois en Russie, il travaillerait avec les mencheviks ou avec les bolcheviks. Il faut dire, à l'honneur de Melnitchansky, qu'il nous répondit : « Avec les bolcheviks. » Ce n'est qu'après cette réponse que nous nous sommes mis à parler à Melnitchansky comme à un camarade d'idées.

Relisez ce que Melnitchansky a écrit à ce sujet, en 1924 et 1925. Tous ceux qui ont observé Melnitchansky en Amérique ne peuvent, en l'occurrence, que hausser les épaules. Mais à quoi bon parler de l'Amérique ? Il suf-

fit d'écouter n'importe quel discours de Melnitchansky pour reconnaître en lui le fonctionnaire opportuniste auquel le purcellisme est plus familier que le léninisme.

5. Je ne suis pas entré aussitôt après mon arrivée du Canada dans l'organisation des bolcheviks. Pourquoi ? Était-ce parce qu'il existait des désaccords entre nous ? Aujourd'hui, on cherche à en fabriquer. Mais ceux qui faisaient partie, en 1917, du noyau central des bolcheviks, savent que, dès le premier jour, pas la moindre allusion ne fut faite à aucun de mes désaccords avec Lénine.

En arrivant à Pétrograd, ou plutôt dès ma descente du train à la gare de Finlande, j'appris, par des camarades qui étaient venus à ma rencontre, qu'il existait, à Pétrograd, une organisation d'internationalistes révolutionnaires (désignée sous le nom d'Organisation des arrondissements de Pétrograd) qui retardait la fusion avec les bolcheviks. En fait, plusieurs des dirigeants de cette organisation devaient dépendre le règlement de cette question de mon arrivée. Ouritsky, A.-A. Ioffé, Kouatcharsky, Journév, Karakhan, Viadnikov, Manouïlsky, Pozern, et Litkens participèrent, entre autres, à cette organisation qui regroupait environ 3.000 ouvriers de Pétrograd.

Dans les notes qui figurent dans le XIV<sup>e</sup> volume des œuvres de Lénine, cette organisation est caractérisée de la façon suivante :

« Vis-à-vis de la guerre, les membres de l'Organisation des arrondissements adoptaient le point de vue internationaliste, et, par leur tactique, ils étaient proches des bolcheviks » (p. 488-489).

Dès les premiers jours de mon arrivée, je déclarai tout d'abord au camarade Kaménev, puis à la rédaction de la Pravda en présence de Lénine, de Zinoviev et de Kaménev, que j'étais prêt à entrer tout de suite dans l'organisation des bolcheviks, étant donné l'absence de toute espèce de désaccords, mais qu'il était nécessaire de régler la question d'amener aussi tôt que possible l'Organisation des arrondissements dans le Parti. Il me souvient qu'à ce moment, quelqu'un me demanda comment, selon moi, la fusion pourrait s'opérer (il s'agissait de savoir qui, des adhérents de l'Organisation des arrondissements entrerait à la rédaction de la Pravda, dans le Comité Central et ainsi de suite). Je répondis que cette question n'avait pour moi aucune importance politique, dès l'instant qu'il n'y avait pas de désaccords entre nous.

Dans l'Organisation des arrondissements, se trouvaient des éléments qui retardaient la fusion par les conditions qu'ils posaient. Comme toujours en semblable circonstance, d'anciens griefs, de la méfiance, etc., s'étaient accumulés entre le Comité de Pétrograd du Parti et l'Organisation des arrondissements. C'est cela, et uniquement cela, qui retarda la fusion.

6. Le camarade Raskolnikov a, dans ces derniers temps, noirci pas mal de papier pour opposer ma ligne à celle de Lénine en 1917. Il serait par trop fastidieux d'en reproduire des citations puisque, après tout, elles ne se distinguent pas des autres falsifications de ce genre.

Mais il n'est peut-être pas inutile de rapporter les paroles que ce même Raskolnikov a écrit précédemment sur cette même période : « Les échos des désaccords de la période d'avant-guerre avaient complètement disparu. Entre la tactique de Lénine et celle de Trotsky, il n'existait pas de différence. Ce rapprochement, qui s'était déjà esquissé pendant la guerre, se précisa très nettement dès le retour de Léon Davidovitch (Trotsky) en Russie. Après ses premiers discours, nous tous, vieux léninistes, avions senti qu'il était nôtre. » (« Dans les prisons de Kérénsky », Prolétarskaïa Révolioutsia » N° 10-22, 1923, p. 150-152.)

Ces paroles n'ont pas été écrites pour démontrer ni démentir quoi que ce soit, mais pour raconter simplement comment les choses se sont passées. Par la suite, Raskolnikov a montré qu'il sait également raconter ce qui n'a jamais existé. Lors de la réédition de ses articles, publiés par les organes de la Section Historique du Parti, Raskolnikov en a retranché soigneusement la relation de ce qui s'était passé pour y substituer des choses imaginées.

Sans doute, ne devrait-on pas s'arrêter au camarade Raskolnikov, mais l'exemple est par trop frappant.

Dans la critique du III<sup>e</sup> volume de mes œuvres (« Krassnaïa Nov » numéros 7-8, 1924, p. 395-401), Raskolnikov demande :

« Quelle était, en 1917, la position du camarade Trotsky lui-même ? » Et il répond :

« Le camarade Trotsky se considérait encore comme membre du même Parti que les mencheviks Tséretelli et Skobelev. »

Et, plus loin :

« Le camarade Trotsky n'avait pas encore précisé son attitude au regard du bolchevisme et du menchevisme. A ce moment, Trotsky lui-même occupait une position vacillante, incertaine, intermédiaire. »

Vous vous demandez comment on peut concilier ces déclarations véritablement impudentes avec les écrits de ce même Raskolnikov que nous avons rapportés plus haut, à savoir que les « échos des désaccords de la période d'avant-guerre avaient complètement disparu ». Si Trotsky n'avait pas précisé son attitude au regard du bolchevisme et du menchevisme, comment se fait-il que « nous tous, vieux léninistes, avions senti qu'il était nôtre » ?

Ce n'est pas tout. Dans un article du même Raskolnikov, paru en 1923, dans la revue « Prolétarskaïa Révolioutsia » n° 5, p. 71-72, sous le titre : « Les journées de juillet », il est dit :

« Léon Davidovitch (Trotsky) n'appartenait pas encore formellement à notre Parti, mais en réalité, dès son retour d'Amérique, il travailla constamment dans son sein. En tout cas, après son premiers discours au Soviet, nous le regardions tous comme un des chefs de notre Parti. »

Il semble que c'est assez clair, et qu'il soit difficile d'en tirer toute autre interprétation. Mais que faire ? A chaque jour suffit sa peine. Et quelle « peine » ! Une haine systématiquement organisée, appuyée par des ordres et des circulaires.

Afin que la conduite de Raskolnikov, qui, d'ailleurs, caractérise non pas sa personne, mais tout un système de direction et d'éducation, nous apparaisse dans toute sa beauté, on